

*Increvables
négationnistes !*

**«Ultragauches»,
«libertaires»
et antisémitisme :
un long aveuglement
(1948-2014)*

«On en a marre de ce genre d'ouvrages d'apprentis-procureurs: il est tellement plus facile d'être clairvoyant avec dix ou vingt ans de recul.» Didier Eribon dans un article éreintant un livre de Serge Quadruppani dans *Libération*

«Ceux qui traitent ma critique de "travail de procureur" révèlent seulement leur mentalité policière: pour ces gens-là, dénoncer, ce ne peut être que pour, tôt ou tard, dénoncer à la police. (...) Crier au flicage chaque fois qu'on rappelle à un auteur ses propos de la veille, ou qu'on attire l'attention sur la faiblesse de son texte, est un procédé courant du terrorisme intellectuel.» Serge Quadruppani, *Catalogue du prêt à penser*, Balland, 1983

«Ni les subtils témoignages de Pierre Vidal-Naquet, ni les fresques et les essais discutables de Léon Poliakov, ni les innombrables études sur le sujet ne comblent l'absence d'une analyse qui prendrait en compte la spécification historique du révisionnisme lui-même: quels changements expliquent que de la discrétion passée, où très peu s'intéressaient sérieusement au problème, on en arrive à la surenchère actuelle, avec apparition de censeurs épaulés par la loi et animés d'un souci maniaque d'instruire des procès rétroactifs?» Louis Janover, *Nuit et brouillard du révisionnisme*, Paris Méditerranée, 1996

Ces trois citations initiales délimitent bien le champ de mines sur lequel quiconque s'engage lorsqu'il souhaite traiter du «révisionnisme» (dixit Janover), ou plutôt du négationnisme de gauche, puisqu'il vaut mieux appeler un chat un chat et un négationniste un fasciste en gestation.

D'un côté, pour aborder la question du négationnisme de gauche, il est indispensable de citer des noms d'individus et de groupes, de préciser des itinéraires politiques souvent sinueux voire dépourvus de toute logique réelle, d'indiquer des passerelles (potentielles mais pas automatiques) entre des camps fondamentalement opposés.

De l'autre, cette discussion est piégée par les médias (qui l'ont eux-mêmes lancée avec l'affaire Faurisson) et par les intellectuels qui ont cherché à discréditer toute pensée critique radicale en l'amalgamant au négationnisme.

D'un côté, il faut pointer toutes les ambiguïtés de la gauche, de l'extrême gauche et de l'ultra-gauche face à la «question juive». De l'autre, on ne doit jamais oublier que le régime de Vichy ne reposa jamais sur des cadres politiques venus de l'«ultra-gauche», pas plus d'ailleurs que le nazisme allemand ou le fascisme italien. Et si l'on veut pointer des dérives fascisantes importantes à gauche, c'est plutôt vers d'anciens dirigeants socialistes, syndicalistes ou stalinien (Déat, Belin, Lefranc, Vigne, Doriot, etc.) qu'on devrait regarder.

D'un côté, il faut garder l'esprit critique face à certains discours complètement creux de théoriciens ultragauches, de l'autre il faut reconnaître qu'ils ont souvent su analyser, de façon plus incisive que bien des intellectuels encensés par les médias (Sartre, Althusser, Foucault, Bourdieu, Deleuze, Guattari, etc.), ce qu'ont représenté le fascisme, le nazisme, le stalinisme, le colonialisme et toutes les mystifications idéologiques des démocraties impérialistes.

Ce numéro de *Ni patrie ni frontières* a pour objectif de décortiquer des idées réactionnaires défendues par des individus et des groupes considérés de gauche, voire d'extrême gauche ou d'ultra-gauche, pas de «flinguer» des personnes. Mais, les idées s'incarnant toujours chez des êtres humains, ceux-ci s'exposent à la critique, aussi désagréable soit-elle pour leur ego et surtout pour leurs groupies...

Aux lectrices et lecteurs d'apprécier si cette chronologie du négationnisme esquisse un premier bilan utile du «révisionnisme» et du négationnisme venus de la gauche et de l'extrême gauche – ou si elle ne constitue qu'une vaine polémique, ce que ne manqueront pas d'affirmer les partisans de l'omerta et du copinage sans principes.

J'en profite pour remercier ici tous ceux qui ont lu une première version de ce texte et m'ont fait part de leurs critiques et suggestions, même s'ils ne seront sans doute pas satisfaits du contenu final de ce numéro. Sans eux, ce texte aurait été encore plus critiquable... mais pour de mauvaises raisons !

Y.C., *Ni patrie ni frontières*, septembre 2014

Présentation

On assiste, depuis 1967 et la guerre des Six-Jours, à une montée de l'antisémitisme de gauche en Europe, particulièrement en France, et on assiste aussi, depuis une trentaine d'années, à l'enracinement du Front national, parti politique national-populiste avec une forte composante fasciste et antisémite en son sein. Ces deux phénomènes ont des origines et des dynamiques différentes mais aussi des points communs dans la mesure où le négationnisme et l'antisémitisme sévissent aussi bien à gauche qu'à l'extrême droite, et que les antisionistes de gauche brandissent souvent exactement les mêmes arguments que ceux employés par les négationnistes.

La chronologie qui va suivre tente de restituer l'histoire de cet antisémitisme de gauche et du négationnisme dit «ultragauche», en essayant de rappeler succinctement la dimension internationale de ces questions qui ne sont pas simplement franco-françaises : multiples guerres d'agression d'Israël contre les armées arabes et contre les populations civiles du Moyen-Orient ; antisémitisme d'Etat dans les pays staliniens jusqu'en 1989 ; jeux géostratégiques de l'URSS dans le cadre de la guerre froide poursuivis aujourd'hui par la Russie de Poutine ; collaboration et influence idéologique mutuelle entre «guérilleros» d'extrême gauche et palestiniens dans les années 70, etc.

L'essentiel de cette chronologie porte cependant sur la France et les différentes formes de négationnisme apparues dans la «patrie des droits de l'Homme».

Il est évident, comme est obligé de le reconnaître même le très réactionnaire Roger Cukierman du CRIF, que le Front national est le parti qui rassemble le plus grand nombre de nostalgiques de Vichy, donc d'antisémites et de fascistes. Derrière les allusions voilées de Jean-Marie Le Pen, la propagande antisémite se déploie : *«Supposés tenir la presse et l'opinion (“pensée unique” et autre “politiquement correct”), [les Juifs] sont le plus souvent réduits à des paraphrases ou à des noms propres. Dans tous les cas, ils sont culturellement identifiés au complot “mondial”, “droit de l'homme”, “européiste” ou “antifrançais” (...) la mention de l'Europe (...) permet de délivrer, dans le même temps, une stigmatisation diffuse des Juifs (“l'oligarchie internationale et cosmopolite”), par l'évocation d'un complot transnational derrière lequel on peut lire explicitement, y compris dans les termes utilisés une référence à la dialectique des Protocoles»* des Sages de Sion. *«(...) comme dans le pamphlet antisémite, les conspirateurs ont pour objectif d'imposer un gouvernement mondial, passant par la destruction préalable des nations¹»*

Mais il ne faut pas oublier qu'à la marge du Front national, il existe aussi une pléiade de petits groupes, ouvertement fascistes eux, qui lui fournissent des gros bras et des idées. Ces idées finissent par devenir également des forces matérielles bien qu'elles ne soient pas, elles-mêmes, à l'origine des bases matérielles et sociales de l'antisémitisme, par exemple.

Dans ce contexte, comme le fascisme l'a toujours fait (car c'est une idéologie attrape-tout), les organisations néofascistes minoritaires et leurs idéologues récupèrent tout ce qu'ils peuvent récupérer, surtout à gauche.

* Fascistes et liberté d'expression

Cette opération est d'autant plus facile qu'ils bénéficient d'une certaine complaisance à gauche, à l'extrême gauche, à l'«ultragauche» et parfois dans les milieux anarchistes ou libertaires.

Cette complaisance peut être liée à différents facteurs :

– à l'idée de la peur du «terrorisme intellectuel» (notion matraquée par la droite et l'extrême droite depuis mai 68²) et qui a instillé une sorte de complexe chez certains militants ou sympathisants nés après les années 70 ;

¹ M. Prazan, *L'écriture génocidaire, op. cit.*, p. 231-232.

² Ceux que cela intéresse pourront lire à ce sujet le livre du très réactionnaire Jean Sévillia : *Le terrorisme intellectuel* (Perrin 2000, puis Tempus 2004).

– à l'impression que, puisque «toutes les idéologies se valent» et que «le marxisme a fait faillite», il faut tout lire et discuter avec tout le monde (notions très répandues chez les internautes et dans les milieux altermondialistes) ; ces conceptions étant généralement liées au relativisme post-soixante-huitard en France qui se combine au relativisme postmoderne diffusé à l'échelle internationale depuis des années ;

– à une défense inconditionnelle de la liberté d'expression totale, comme on a pu le constater à propos de Dieudonné, ou du néo-nazi Vincent Reynouard ;

– ou à une indécision, une confusion, au sujet de quelques principes éthiques élémentaires pour des militants qui croient encore à la possibilité –fût-elle lointaine – d'une révolution sociale, et, en tout cas, qu'il faut essayer de créer, tous les jours au boulot, dans la vie sociale, des clivages élémentaires avec ceux qui défendent bec et ongles l'exploitation capitaliste et son idéologie.

Ces principes s'appliquent bien évidemment à tous ceux qui défendent la collaboration de classe, la hiérarchie, le carriérisme, la débrouille individuelle au détriment des collègues, le caractère prétendument naturel de l'exploitation, quand ce n'est pas l'infériorité mentale et intellectuelle de ceux qui sont en bas de l'échelle sociale, en particulier s'ils viennent d'Afrique, du Proche-Orient, du Moyen-Orient ou d'Asie.

Ces principes élémentaires s'appliquent aussi aux intellectuels qui ont un pied dans l'université ou les médias, un autre dans les «mouvements sociaux», et qui concluent toutes sortes de compromis personnels et politiques pour, d'un côté, conserver leurs sources de revenus et leur prestige médiatique, et, de l'autre, donner des leçons aux militants de base, aux ouvriers qui luttent, aux sans-papiers qui se battent pour leurs droits, etc.

Si l'on défend ce type de principes (qu'on appelait dans l'ancien mouvement ouvrier des principes de lutte de classe), il est évident que l'on ne peut, comme l'intellectuel marxiste Denis Collin, aller donner une conférence sur «Le marxisme et la nation» au local du fasciste Serge Ayoub, le 19 décembre 2009³ ; ni accepter, comme le fit le dirigeant du NPA Alain Krivine, d'être invité à se goberger tous frais payés par le régime castriste (même s'il regrette cette prébende dans son autobiographie *Ca te passera avec l'âge*, Flammarion, 2006) ; ou, à une échelle plus importante et beaucoup plus grave, comme le Front populaire de libération de la Palestine (icône de l'extrême gauche occidentale), accepter d'être financé par l'Iran, en échange d'un soutien au régime de Bachar al-Assad⁴.

Ce type de principes est évidemment totalement étranger à quelqu'un comme le libéral anticommuniste, souverainiste, Pierre-André Taguieff, qui entretient des liens d'amitié avec le fasciste et raciste Alain de Benoist, tout comme Alain Finkielkraut qui fricote avec l'écrivain raciste et antisémite Renaud Camus. Dans son livre récent sur *La diabolisation du Front national*, Pierre-André Taguieff explique qu'il faut parler, échanger des idées, avec tout le monde et que le public tranchera. On retrouve curieusement le même type de raisonnement chez des libertaires ou des ultragauches, sauf que eux remplacent le terme «public» par «les travailleurs»...

Il est particulièrement néfaste de discuter avec des militants fascistes, racistes et/ou antisémites ou avec ceux qui dialoguent avec ces individus-là. Il faut maintenir certaines règles d'étanchéité élémentaires, au boulot, comme dans la vie sociale et militante. Ces règles d'étanchéité gênent considérablement les fascistes, surtout lorsqu'ils sont minoritaires (quand ils sont majoritaires, ils éliminent leurs adversaires, la «discussion démocratique» est close). Leur stratégie actuelle est justement de «discuter avec tout le monde⁵», de publier dans leurs médias des articles ou des citations de livres écrits par des intellectuels classés à gauche voire à l'extrême gauche, comme on peut le voir,

³ Sa conférence est notamment téléchargeable sur le site d'extrême droite ekouter.

⁴ <http://www.ism-france.org/analyses/L-Iran-augmente-son-aide-au-FPLP-du-fait-de-sa-position-vis-a-vis-de-la-Syrie-article-18421> (les antisionistes de l'ISM n'ont rien à redire à ce rapprochement avec les bourreaux du peuple syrien et semblent plutôt s'en féliciter...)

⁵ Cf. l'article de Brasiers et cerisiers reproduit dans le n° 42-43 de *Ni patrie ni frontières* et sur leur site : «La connerie du jour : moi je parle avec tout le monde» (<http://www.brasiersetcerisiers.antifanet.fr/la-connerie-du-jour-moi-je-parle-avec-tout-le-monde/>).

par exemple, avec des sites comme Egalité et Réconciliation ou Fdesouche. Ou comme le tentent régulièrement Marine Le Pen et Louis Alliot, par exemple, en citant E. Todd, J. Jaurès, etc.

* Révision et Négation

Tous les fascistes (avec des variantes) veulent réécrire l'histoire, surtout la leur évidemment, car leurs crimes passés les disqualifient dans le jeu démocratique parlementaire dans lequel ils se sont engagés en Europe surtout depuis une trentaine d'années en France, et plus récemment dans d'autres pays, formant le noyau dirigeant de ce qu'on appelle les partis «nationaux-populistes».

Dans cette réécriture (indispensable pour eux) de l'histoire, ils ont été obligés de consacrer beaucoup d'efforts à revisiter celle de la Seconde Guerre mondiale. Cette entreprise a démarré dès **1945** (grâce au fasciste Maurice Bardèche et en **1950** grâce au pacifiste, socialiste et libertaire Paul Rassinier), deux prétendus «révisionnistes»⁶.

En **1978/1979**, le grand public put découvrir les thèses négationnistes et antisémites grâce à la collaboration efficace qui se noua entre Robert Faurisson, professeur de lettres modernes, et plusieurs ultragauches dont Pierre Guillaume, expert en provocations médiatiques. Et surtout grâce à la collaboration des grands médias, à commencer par *Le Monde*, mais aussi *Libération* (dont la diffusion était beaucoup plus faible que celle du précédent mais qui influençait un milieu militant gauchisant important) qui leur fournirent de nombreuses tribunes et offrirent autant de contre-tribunes à leurs adversaires, à la fois pour vendre du papier et pour concentrer l'attention de tous uniquement sur le Front national.

En **1995**, le même Pierre Guillaume (qui avait alors considérablement resserré ses liens avec l'extrême droite) fit à nouveau parler de lui et surtout de Roger Garaudy en éditant *Les mythes fondateurs de la politique israélienne*. Garaudy (1913-2012), tout en ayant été député, permanent et idéologue du PCF de 1933 à 1970, réussit la performance de se convertir successivement aux trois grandes religions monothéistes, au cours d'une seule vie.

En **2008**, très exactement le 26 décembre, le négationniste Robert connut une nouvelle jeunesse médiatique grâce à un autre expert en provocation et en communication, Dieudonné, lors de sa présentation au Zénith, puis lors d'un film et de sketches massivement diffusés sur Internet.

* Des camarades piégés

Ces tentatives de réviser l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, du nazisme et du judéocide, n'ont malheureusement pas été menées seulement par des militants d'extrême droite, ce qui était tout à fait dans leur intérêt et dans leur nature fasciste. Elles ont été facilitées pendant un temps, plus ou moins long selon la minuscule poignée d'individus concernés, par **des camarades** (car c'est bien ainsi que nous les considérons à la fin des années 60) **qui défendaient le communisme, l'antistalinisme, les conseils ouvriers et l'autonomie des travailleurs**.

Et ces camarades (dont certains appartenaient à l'équipe de La Vieille Taupe dite «n° 1» avant 1968) se sont laissés bernier comme des débutants. Ils se sont laissés bernier non seulement par des individus (Rassinier étant mort en 1967, ils ne l'ont pas rencontré mais certains d'entre eux discutèrent plusieurs fois avec Faurisson), mais **ils se sont aussi laissés bernier par des textes anticomunistes, antisémites, exprimant une haine incroyable (et non une critique justifiée) de la Résistance et des antifascistes, et souhaitant clairement que tout le monde oublie la Collaboration, le nazisme, le fascisme et le judéocide**.

Le très long texte qui suit a été écrit à la suite de discussions avec des militants du groupe Doorbrak, aux Pays-Bas, qui voulaient comprendre ce qui s'était passé en France dans les années

⁶ Mais il faut dire que le Führer leur avait déjà considérablement facilité le travail : «*D'abord par le secret qui entoure la Solution finale (Hitler et les responsables nazis avaient pris soin, pour que le secret du génocide soit bien gardé, de détruire toute trace du crime – d'un point de vue administratif, ou en faisant sauter les chambres à gaz avant l'arrivée des Alliés, une fois la guerre perdue)*» (Michael Prazan, *L'écriture génocidaire*. Calmann-Lévy, 2005). Et le régime de Vichy avait, lui aussi, apporté sa contribution préalable au négationnisme en présentant les Alliés comme les pires criminels. Les négationnistes de droite et de gauche n'eurent plus qu'à suivre leur exemple.

1970/1980. Leur intérêt était lié surtout au fait que les écrits d'un des protagonistes de cette affaire (Gilles Dauvé) constituent des références jugées sérieuses actuellement sur le Net anglophone et dans les milieux libertaires, conseillistes, autonomes, communisateurs, post-situationnistes, ultragauches, etc., sur des questions théoriques comme le communisme, la nature de la démocratie, l'évolution du capitalisme et du salariat, le situationnisme, mais aussi des problèmes historiques comme la révolution allemande de 1918-1923, le 11 Septembre ou le Moyen-Orient.

La forme de la chronologie⁷ m'a paru utile parce que les débats sur le négationnisme «ultragauche» sont très souvent menés sans aucune connaissance factuelle de son évolution dans le temps et de son contexte. Cette ignorance est entretenue par les principaux protagonistes de ces événements ; en effet, ils n'ont jamais écrit de compte rendu détaillé, accompagné de documents fiables, sur ce qui s'était passé à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Pourquoi la France est-elle le seul pays qui ait vu une alliance durable entre des néofascistes qui ne cachaient rien de leurs idées et de leurs fréquentations et une poignée d'ultragauches, ces derniers étant censés représenter les critiques les plus sophistiqués du capitalisme et les interprètes les plus radicaux du marxisme antistalinien et anti-étatique ? Pourquoi plus généralement l'antisémitisme de gauche converge-t-il si facilement avec des théories antisémites du complot en France mais aussi dans d'autres pays d'Europe ?

Ce texte tente de montrer comment la sous-estimation puis la négation du judéocide, les critiques anticommunistes de la Résistance et des camps stalinien, nées à l'extrême droite fasciste, ont progressivement migré vers certains éléments ultraminoritaires de la gauche, de l'extrême gauche et de l'ultragauche, avec l'aide plus ou moins consciente de quelques radicaux antistalinien, conseillistes, anarchistes, etc. Ce processus a commencé bien avant la création du Web et est aujourd'hui devenu un phénomène mondial dont les effets délétères sont multipliés par les bienfaits de la technologie moderne et grâce à la diffusion massive des idées relativistes postmodernes.

Mais cette chronologie a aussi une autre ambition : montrer que l'antisémitisme de gauche actuel puise, consciemment ou pas, dans plusieurs sources idéologiques convergentes : les écrits de l'extrême droite collaborationniste après-guerre (Bardèche) ; ceux d'un pacifiste libertaire antisémite (Rassinier) ; les discours ambigus (*La Banquise*) ou carrément réactionnaires (Pierre Guillaume, *La Guerre Sociale*, PIC/Jeune Taupe, etc.) de certains ultragauches des années 70 et 80 face à la question juive, au sionisme et à l'antifascisme ; et enfin la contribution particulière de Roger Garaudy, au milieu des années 90, dont les thèses ont été massivement diffusées dans le monde arabo-musulman. Il existe d'autres sources intellectuelles de l'antisémitisme actuel mais elles ne seront pas abordées pas ici puisque la question a déjà été traitée ailleurs⁸.

Cette chronologie rappelle aussi régulièrement l'influence de l'antisémitisme stalinien, notamment de l'antisémitisme étatique en URSS et dans les démocraties populaires, car, sans cette influence internationale délétère, sans les jeux géopolitiques de l'URSS et la propagande qui les ont accompagnés, le négationnisme n'aurait pu migrer et s'enraciner aussi facilement à gauche et serait sans doute resté un phénomène d'extrême droite.

* **Bons et mauvais ultragauches ?**

⁷ Contrairement au choix de l'auteur de la chronologie (P. Rabcot) que l'on trouve dans *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, aucune information sur le négationnisme d'extrême droite, néonazi, etc., ne figure dans cette chronologie. C'est un choix, pas un oubli. Ce texte s'intéresse aux productions originales, autonomes, de l'antisémitisme et du négationnisme de gauche (stalinien, anarchiste, marxiste, etc.) et à leur influence sur le contenu antisémite de l'antisémitisme de gauche. Que des néofascistes ou des néonazis soient antisémites et négationnistes est inscrit dans leurs gènes politiques, en quelque sorte, et ne présente aucune originalité particulière.

⁸ Cf. «Sur les sources de l'antisémitisme de gauche anticapitaliste et/ou anti-impérialiste», «Pourquoi le SPD et le KPD furent-ils autant désarmés face à l'antisémitisme nazi ?» et «Kautsky et les Juifs» dans *Antisémitisme de gauche et antisémitisme* (n° 44-45 de *Ni patrie ni frontières*, septembre 2014, tome 2 de *Nos tares politiques*) et aussi le texte qui ouvre ce numéro : «Multiplicité des formes de l'antisémitisme et "antisémitisme mondialisé" actuel».

Ce texte utilise le terme journalistique d'«ultragauches⁹» pour désigner les militants qui se réclament des acquis théoriques des Gauches communiste italienne, allemande et hollandaise, oppositions nées au sein de la Troisième Internationale communiste. Cette minuscule ultragauche historique a influencé, souvent indirectement, une mouvance difficilement classable dans cette case précise mais beaucoup plus large. Cette mouvance rassemble des courants spontanéistes du gauchisme postmoderne¹⁰, influencés par le situationnisme, l'autonomie allemande et italienne, l'anarchisme non aligné sur des courants historiques idéologiquement structurés (et ossifiés) comme en France la Fédération anarchiste ou la CNT, etc.

Dans un livre de Louis Janover consacré au négationnisme¹¹, l'auteur établit une différence radicale entre les (bons) ultragauches «historiques» dont les idées fondamentales s'appuieraient sur des principes et une «pratique révolutionnaires» (disons, pour interpréter les propos de l'auteur qui ne précise pas sa pensée, le KAPD, les groupes issus des Gauches communistes italienne, allemande et néerlandaise, et quelques individus marxistes) et les (néfastes) ultragauches «post-soixante-huitards» (La Vieille Taupe n° 1, *La Banquise*, Gilles Dauvé, etc.), qu'il finit même par appeler les «hypergauchistes». Nous reviendrons plus loin sur cet ouvrage.

Pour le moment, nous nous contenterons de souligner que les groupes de l'ultragauche «historique» qui se réclament strictement de l'héritage politique des Gauches communistes des années 20 sont aujourd'hui minuscules en France ou dans d'autres pays (si l'on excepte Lotta comunista en Italie qui se revendique de cette tradition). Ils étaient déjà très faibles dans les années 30 mais leurs écrits abondent aujourd'hui sur Internet, ce qui peut permettre aux jeunes générations d'en prendre connaissance, de surcroît en différentes langues. Ces écrits ont influencé une mouvance plus large que leurs maigres effectifs et cette mouvance «post-soixante-huitarde», «postmoderne» ou «relativiste» (ces étiquettes sont à peu près équivalentes) picore parfois dans leurs textes.

Ceux qui veulent mieux connaître l'histoire des Gauches communistes stricto sensu pourront se rapporter à la bibliographie établie par *Echanges et mouvements* sur les communistes de conseils¹² ; aux livres de Philippe Bourrinet à ce sujet¹³ et aux deux études partielles publiées par nos soins : Michel Roger, *Les années terribles (1926-1945)*, *La Gauche italienne dans l'émigration parmi les communistes oppositionnels*, 2012, et *L'enfer continue. De la guerre de 1940 à la guerre froide. La Gauche communiste de France parmi les révolutionnaires*, 2013.

Pour résumer en une formule lapidaire le destin théorique et politique de ces courants depuis quatre-vingt-dix ans, autant les Gauches communistes des années 20 et 30 défendaient des **positions communistes**, autant la plupart de leurs très lointains épigones ne défendent plus aujourd'hui que des **poses abstraites, pseudo-radicales, voire rebelles** (entendre les adeptes du style artiste-provocateur).

– La pose et la prose

Il n'est donc pas surprenant que les amateurs de la pose radicale aient été ou soient encore séduits par la prose parfois emphatique, le style ronflant, des Gauches communistes, les jongleries verbales

⁹ Ceux qui s'en offusqueraient pourront se reporter à *La Banquise* qui à l'époque utilisait ce terme pour identifier ses amis politiques et n'y voyait aucun signe de stigmatisation.

¹⁰ Bien qu'ils se retrouvent ponctuellement sur des actions ou dans des manifestations communes, il faut distinguer les courants spontanéistes radicaux (les électrons libres de l'anarchisme et de l'«autonomie») des courants légalistes qui, parmi les altermondialistes, les «désobéissants», les écologistes, les mouvements gays, lesbiens, antiracistes, etc., ont une orientation réformiste, se sentent partie prenante de la «gauche de la gauche», voire de la gauche officielle. (Cf. le numéro 27/28/29 de *Ni patrie ni frontières*, 2009).

¹¹ *Nuit et brouillard du révisionnisme*, Paris Méditerranée 1996, qui, comme son titre l'indique, n'ose pas appeler «négationnistes» les prétendus «révisionnistes» ultragauches, ce qui, dès le départ, est plutôt inquiétant...

¹² «Communisme de conseils. Bibliographie de la Gauche germano-hollandaise» <http://www.mondialisme.org/spip.php?article1059>

¹³ <http://www.left-dis.nl/index.htm>

des situationnistes et des post-situationnistes, les discours abscons, théoriciens, de certaines revues radicales et l'élitisme postmoderne de nombreux universitaires actuels. Il y a, chez ces lecteurs et lectrices, une fascination pour tout ce qui leur semble bien écrit, si possible dans un style violent, même s'ils n'y comprennent pas grand-chose, car ils ont l'impression d'y trouver la Vérité sur ce monde. Louis Janover réduit cette littérature «hypergauchiste» à une «religion de la nouvelle petite bourgeoisie» : cette condamnation est sans doute rassurante pour ses lecteurs (qui, vous l'avez deviné, ne sont évidemment pas des petits bourgeois) mais elle gagnerait à être solidement étayée.

Peut-être l'explication de J. Valjak et M. Argery¹⁴ est-elle plus satisfaisante : «*certaines sectes "gauchistes" ou "libertaires" ont tendance à vivre dans un monde imaginaire. Leurs membres essaient certes d'échapper à l'idéologie dominante, aux idées reçues, aux mensonges de la presse et de l'histoire officielle... mais ces efforts ne les empêchent pas de tomber dans un univers de chimères où la parole d'un chef, d'un maître à penser, remplace le libre arbitre et la recherche de la vérité.*

Les positions politiques claires et compréhensibles sont pourtant préférables aux poses déclamatoires, confusionnistes et creuses, que le lecteur rencontrera si souvent dans les citations de cette chronologie et qui se multiplient depuis la diffusion des thèses des différents courants postmodernes dans les universités et les médias.

– Pérennité d'une négation

Certains militants, comme Serge Quadrupani, ont esquissé une autocritique partielle¹⁵, sans procéder à un bilan politique approfondi de leurs erreurs. Ils ne se sont pas demandé si leur critique de l'antifascisme et de la démocratie bourgeoise, leur analyse de la «question juive», du sionisme et de l'antisémitisme n'ont pas eu des effets négatifs, même à une échelle réduite, et si elles n'ont pas contribué à la montée du relativisme qu'ils prétendaient combattre¹⁶. Virulents dénonciateurs des modes intellectuelles dans la petite bourgeoisie (nouvelle philosophie, structuralisme, écologisme, tiersmondisme, féminisme bourgeois, antiracisme interclassiste) ils n'ont pas vu à quel point eux-mêmes étaient victimes d'autres modes : relativisme, antisionisme de gauche à tonalité antisémite, voire anticommunisme ou antitotalitarisme réactionnaire.

D'autres ont accepté de répondre, sous couvert de l'anonymat ou publiquement, aux questions d'historiennes comme Valérie Igounet ou d'essayistes trop pressés comme Christophe Bourseiller, mais cela n'a guère fait avancer la compréhension de cette époque, **du moins d'un point de vue «révolutionnaire».**

D'autres enfin, comme Gilles Dauvé, ne renient rien de leurs écrits de l'époque ; ils regrettent même d'avoir participé à la timide (et pseudo) tentative d'autocritique que constitua la publication de *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme* en 1996 ; et ils réduisent la question de l'existence des chambres à gaz à un «*gigantesque détail de la Seconde Guerre mondiale*».

On voit aujourd'hui le résultat de cette criminelle légèreté et de ce sentiment d'impunité et de toute-puissance intellectuelle (même si les ultragauches, «historiques» ou «post-soixante-huitards», sont loin d'être les seuls responsables de cette situation liée à la prégnance de l'antisémitisme depuis des siècles et à sa capacité de prendre de nouvelles formes, phénomène jamais vraiment compris par les marxistes) : prolifération actuelle de l'antisionisme antisémite de gauche sur tous les réseaux sociaux, les forums et listes de discussion sur Internet ; impact des «blagues» et de la propagande antisioniste-antisémite de Dieudonné ; incapacité des principales organisations trotskystes et anarchistes d'affronter la question de l'antisémitisme en France sinon en dénonçant... Israël, le CRIF, Sarkozy, Valls ou Hollande ; alliance du Nouveau parti anticapitaliste avec le PIR qui prône les vertus

¹⁴ «Dossier négationnisme», *L'Affranchi*, 1999.

¹⁵ «*Sur Faurisson, nous aurions dû être beaucoup plus virulents, beaucoup plus rapidement. [...] C'est un faussaire antisémite. [...] Le nazisme est une des pires saloperies que l'humanité ait jamais produite, entre autres du fait qu'il a organisé le massacre des juifs parce que juifs*» in *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, Reflex, 1996. Pour plus de détails sur la position de Quadrupani, cf. les pages 163 à 173.

¹⁶ Cf. le texte des Luftmenschen et notre réponse dans ce numéro.

«progressives» (*sic*) de l'antisémitisme¹⁷ et avec le collectif Cheikh Yassine, groupe à la fois social-chauvin et islamiste, etc.

Le refus de certains ultragauches soixante-huitards (à part leur plaidoyer pro domo – «Le roman de nos origines¹⁸») de revenir en profondeur sur ce qui s'est passé au début des années 80 a facilité le «travail» de certains historiens ou journalistes sans scrupules : ceux-ci peuvent ainsi attaquer injustement et impunément toutes les idées des Gauches communistes historiques (cf. par exemple Christophe Bourseiller dans son *Histoire générale de l'ultragauche*, mais aussi une pléthore de journalistes voire même certains historiens, sociologues ou politologues dont le plus vicieux – parce qu'il mélange le vrai et le faux – est certainement P.A. Taguieff) à cause de l'omerta et du copinage sans principes qui règnent dans les milieux «radicaux», si dévoués à la cause de la «vérité révolutionnaire».

Le débat français sur le négationnisme de gauche et d'ultragauche a commencé en 1978, mais, pour cette présentation, nous avons été obligés de remonter en arrière dans le temps parce que les deux principales références du négationnisme de gauche et d'ultragauche (Rassinier et son disciple Faurisson) ont commencé à sévir avant la décennie 1970, Garaudy ayant rejoint cette bande plus tard, et après un itinéraire pour le moins sinueux.

Même si cette chronologie concerne pour l'essentiel les milieux groupusculaires de l'ultragauche «marxiste», il n'est pas possible de passer sous silence le fait que l'antisémite et négationniste Rassinier écrivit des articles antisémites dans la presse anarcho-pacifiste dès 1955-1956, qu'il fit partie de la Fédération anarchiste entre 1954 et 1963 et que son livre – *Le Mensonge d'Ulysse* – fut défendu par Maurice Joyeux, le grand dirigeant de la Fédération anarchiste, jusqu'en... 1987.

Certaines péripéties récentes comme l'article d'un certain Jacques Langlois reprenant, dans *Le Monde libertaire* du 3 décembre 2009¹⁹, un argument négationniste sur la nature génocidaire du judaïsme depuis ses origines ; ou la mise au pilon du supplément du *Monde Libertaire* en mars 2014 suite à la parution d'un article soutenant Dieudonné ne peuvent s'expliquer que si l'on tient compte de tendances antisémites lourdes aussi dans ces milieux libertaires.

– Autocritique nécessaire

Il m'est arrivé à plusieurs reprises d'écrire sur ces questions en me montrant prudent, et même timoré, par rapport à l'accusation d'antisémitisme portée contre *Auschwitz et le grand alibi* ou vis-à-vis des âneries monumentales publiées par *La Banquise* ou du livre *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*. J'avais notamment émis quelques réserves à propos d'un excellent «Dossier négationnisme» de J. Valjak et M. Argery publié pour la première fois dans *L'Affranchi* en 1999 et réédité dans *Question juive et antisémitisme, sionisme et antisionisme* (2008), la première compil' de *Ni patrie ni frontières*.

J'ai eu tort.

J'aurais dû lire les torchons antisémites, anticommunistes et négationnistes de Paul Rassinier, torchons jugés «utiles» ou «intéressants», par des ultragauches comme Gilles Dauvé.

Si l'on n'a jamais lu les écrits de Maurice Bardèche ou de son pote Paul Rassinier, l'idée d'établir le moindre lien entre les écrits de ces deux antisémites et l'article du Parti communiste international peut sembler saugrenue et diffamatoire. La façon dont les négationnistes utilisent depuis des années le très mauvais texte de Marx qu'est *La Question juive*, certains écrits de Bernard Lazare ou *La conception matérialiste de la question juive* d'Abraham Léon aurait dû pourtant m'alerter. Mais c'est seulement en découvrant récemment les livres de ces deux compères (Bardèche et Rassinier) qui communient dans l'antisémitisme, la dénonciation des résistants, l'anticommunisme, la haine des Juifs et le négationnisme, que j'ai pu commencer à comprendre :

¹⁷ «Mme Bouteldja falsifie CLR James au service d'un «antisémitisme progressif»... imaginaire !», *Ni patrie ni frontières* n° 43-44.

<http://www.mondialisme.org/spip.php?article2089>

¹⁸ <http://troploin0.free.fr/biblio/roman/roman1.htm>

¹⁹ <http://www.monde-libertaire.fr/expressions/13083-lantisemitisme-pretendument-de-gauche> (cf. mon commentaire p. 146).

– pourquoi une poignée d’ultra-gauches pro-situs ont pu être fascinés par *Auschwitz ou le grand alibi* (que je trouvais stupide mais ne permettant aucune interprétation antisémite), puis par *Le Mensonge d’Ulysse* et *Ulysse trahi par les siens*,

– et comment ils ont pu réexporter, plus ou moins consciemment, dans les milieux radicaux soixante-huitards une partie des thèses crypto-fascistes qu’ils avaient découvertes chez Rassinier, offrant ainsi à ces thèses un public bien différent, tout en reprenant certains raisonnements d’*Auschwitz ou le grand alibi* et en les poussant jusqu’à l’absurde et l’ignominie.

En effet, entre le petit article du Parti communiste international²⁰ publié en 1960 et les deux livres de Rassinier parus en 1950 et en 1961, il existe malheureusement plusieurs points communs, même si la taille des trois textes n’est pas comparable, et surtout si les objectifs des auteurs étaient diamétralement opposés.

* Mécanisme et dogmatisme du PCI

Au nom d’une conception mécaniste du marxisme, *Auschwitz ou le grand alibi* exhale la haine de toute compassion «interclassiste» envers les Juifs, puisqu’un «communiste» ne réserve sa solidarité humaine qu’aux prolétaires et que le marxiste juif athée qui écrit ce texte ignorait qu’il y avait des millions de prolétaires juifs en Europe et que le nazisme les avait exterminés.

Fidèle à l’interprétation erronée d’Abraham Léon dans *La conception matérialiste de la question juive* (elle-même fortement inspirée de celle de Karl Kautsky dans *Rasse und Judentum*), l’auteur s’est entièrement focalisé sur la thèse simpliste des Juifs comme «peuple-classe». Son antistalinisme le conduisit à une dénonciation de l’antifascisme «stalinien, démocratique et sioniste» (*sic*) qui, reprise quelques années plus tard par des esprits beaucoup moins armés politiquement que les militants «bordiguistes» italiens des années 20 ou 30, put insensiblement converger avec une critique d’extrême droite.

Le Parti communiste international (PCI) dénonçait l’antifascisme «sioniste» en ignorant qu’en France, comme ailleurs, les staliniens, grâce à leur influence prépondérante dans la Fédération nationale des Déportés et Internés, Résistants et Patriotes (FNDIRP), avaient justement obligé les déportés juifs à taire les motifs racistes et raciaux de leur déportation et surtout de l’extermination de 97% d’entre eux, enfants compris, pour qu’ils se rangent tous dans la catégorie des «déportés antifascistes» et dans les rangs de l’Union nationale socialo-gaullo-communiste. Pas plus que les staliniens, le PCI ne sut (et il n’a pas progressé d’un pouce depuis²¹) saisir la spécificité du

²⁰ Le Parti communiste international est l’un des héritiers de la Gauche communiste italienne, appelée «bordiguiste», en raison du nom du fondateur du Parti communiste d’Italie en 1921. Le texte figure dans ce numéro.

²¹ Cf. par exemple le lamentable article «Nouvelles attaques contre “Auschwitz ou le grand alibi”», *Le Prolétaire*, numéro 454, juillet-août 2000 <http://www.sinistra.net/lib/upt/prolac/muua/muuaainucaf.html> qui montre que l’argumentation du PCI devient de moins en moins subtile. Ainsi dans ce texte le PCI nous explique que l’extrême droite serait aujourd’hui plus anti-arabes qu’anti-juive, comme si les fascistes ne pouvaient être les deux à la fois, et comme si la thèse du complot juif international avait disparu de leur grille de lecture. On a l’impression que les militants du PCI n’ont jamais entendu un seul discours ni lu une seule interview de Le Pen. Ils prétendent que les nazis voulaient seulement expulser les Juifs et pas les exterminer. Décidément sans complexes, l’auteur de l’article reprend aussi la légende des «sionistes» faisant sauter des synagogues (en réalité une seule) au Moyen-Orient pour expliquer l’exil forcé des 900 000 Juifs orientaux après la création d’Israël. Le PCI croit que la «sacralisation de la Shoah» et la religion seraient le principal ciment de l’idéologie nationaliste en Israël et oublie de signaler des éléments matériels aussi importants que l’hostilité des Etats et populations du Moyen-Orient suite aux nombreuses guerres d’agressions israéliennes et à l’expansion coloniale permanente de cet Etat, le développement de l’islam politique et du djihadisme internationaliste, etc. Le PCI dénonce, avec raison, la complicité des «impérialismes occidentaux» durant le judéocide sans en tirer la seule conséquence politique utile : les bordiguistes auraient dû à l’époque lutter de toutes leurs forces pour

programme nazi à l'égard des Juifs : les premiers par antifascisme borné, les seconds par anti-antifascisme dogmatique.

De plus, en dénonçant la Résistance bourgeoise stalinienne, le PCI négligea, dans ce texte, de se démarquer des tentatives de l'extrême droite qui se démenait à l'époque pour blanchir les ex-collaborateurs de Vichy, particulièrement nombreux à tous les niveaux de l'Etat français. Aveugle à l'offensive idéologique des négationnistes qui avaient commencé par dénoncer les «excès de l'épuration²²» et prôner la réconciliation nationale entre résistants et collabos puis s'étaient de plus en plus enhardis à nier le judéocide et à minimiser les crimes du nazisme, le PCI évoqua un «grand alibi» à propos d'Auschwitz sans se préoccuper du contexte politique dans lequel il écrivait. La diffusion microscopique de sa prose n'excuse pas cette erreur d'appréciation, du moins pour des militants attachés aux principes communistes. Pour un Gilles Perrault²³, bien sûr, on ne s'attend pas à des miracles de lucidité...

Force est de constater que la critique des staliniens, de la Résistance, de la démocratie parlementaire et de l'antifascisme se trouvait à la même époque exprimée de façon tout aussi virulente (dans la forme, bien sûr, pas dans le fond politique) dans les deux premiers livres de Rassinier et son recueil d'articles qui fit scandale en 1955 et 1956 : *Le Parlement aux mains des banques*.

* **L'offensive anticommuniste et antisémite de Rassinier**

Dans ses écrits, ce socialiste pacifiste et libertaire exprimait clairement son formidable ressentiment contre les détenus staliniens (en particulier des kapos «communistes») des camps où il était passé, sa haine pathologique contre les résistants français (considérés presque tous comme des salauds et des profiteurs) et sa conviction que, quelque part, les Juifs «chouinaient» un peu trop bruyamment et allaient encore une fois provoquer une nouvelle guerre mondiale. On percevait aussi sa haine des Juifs, qu'ils fussent députés, directeurs de journaux ou capitalistes, derrière sa prétendue critique de la corruption parlementaire.

Les militants de la Gauche communiste italienne n'étaient pas consciemment, délibérément, antisémites mais leurs raisonnements étaient «limités», comme le montrent, chacun à sa façon, Mitchell Abidor, André Dréan, Alain Bihl et le site progressisme.info, dont les critiques sont partiellement reproduites dans ce numéro. Le raisonnement du PCI était dès le départ vicié à cause de plusieurs handicaps idéologiques :

– incompréhension de l'antisémitisme en général et plus particulièrement de l'antisémitisme exterminationniste nazi (inimaginable pour qui croyait, comme le PCI, que les motivations de Hitler étaient purement économiques ou le fruit d'un mécanisme social prolongeant la survie économique de la petite bourgeoisie allemande) ;

– opposition à toutes les formes d'antifascisme qui ne soient pas communistes à 100 % (position abstraitement juste mais inapplicable en période de «contre-révolution», de recul des luttes, de régression politique, à moins de s'interdire toute pratique politique en dehors de l'étude et du commentaire des textes sacrés du marxisme) ;

l'ouverture des frontières des Etats dits démocratiques, revendication évidemment inconcevable pour des puristes comme eux. Ils citent bien sûr le douteux et indigent pamphlet de Norman Finkelstein et font appel à une citation de J.C. Pressac («le coefficient multiplicateur émotionnel [des estimations antérieures par rapport à la réalité] varie de 2 à 7 et est en moyenne de 4 à 5») pour insinuer que finalement le nombre de Juifs assassinés par les nazis serait peut-être bien inférieur à six millions...

²² Cette offensive fasciste est loin d'être terminée comme en témoignent, par exemple, *L'épuration sauvage* de Philippe Bourdrel, Perrin/Tempus 2002 et le n° 74 de *La Nouvelle Revue d'Histoire* (septembre-octobre 2014) sur le même thème.

²³ Gilles Perrault écrivit, en 1996, une préface très complaisante pour les Banquisards dans *Libertaires et ultragauches contre le négationnisme*, réduisant les analyses dangereuses de *La Banquise* à des «dérapages sur la forme», à «l'amour du paradoxe» et à quelques «perles» qui n'étaient pas de «bon goût». Bref, à de petites fautes de style...

– mise sur le même plan de tous les crimes de guerre et génocides, attitude qui risquait d’aboutir et aboutit effectivement, chez certains esprits faibles, à établir des comparaisons absurdes et graduées plaçant le judéocide au bas du «palmarès» des crimes du Capital ;

– dogmatisme théorique consistant à croire que tout avait été dit par Marx dans *La Question juive*, et que ce texte lui-même ne pouvait être soumis à aucune lecture critique, en tenant compte de l’évolution de cette question pendant un siècle.

Rassinier, lui, partit d’une position pacifiste libertaire pour arriver au négationnisme et à l’antisémitisme. Il suivit donc un itinéraire que ne parcoururent pas les ultragauches historiques stricto sensu (ceux du Parti communiste international ou des groupes se réclamant des Gauches italienne, allemande ou néerlandaise).

L’ultragauche «new look»

Mais, une dizaine d’années plus tard, certains ultragauches «new look» influencés par le situationnisme, ceux de La Vieille Taupe, tentèrent d’effectuer une synthèse entre ce qu’ils avaient (mal) compris d’*Auschwitz ou le grand alibi*, les écrits de Paul Rassinier, ceux de la Gauche communiste allemande et la dénonciation de la «société du spectacle». Dans le cadre de ce cocktail improbable, certains comme le marxiste ultragauche Pierre Guillaume rencontrèrent l’antisémite Faurisson et construisirent même une alliance politique durable avec lui. D’autres, comme les «hypergauchistes» de *La Banquise*, s’arrêtèrent à mi-chemin entre ce qu’ils avaient compris de la critique radicale de l’antifascisme par Bordiga et ses camarades, d’un côté, et les délires anticommunistes et antisémites de Rassinier, de l’autre. Cette position, évidemment intenable, sema la confusion dans un milieu minuscule. Malheureusement, avec les années, cette confusion ne fit qu’augmenter dans une conjoncture de plus en plus favorable au relativisme bourgeois et à l’extrême droite, d’un côté, à l’antisémitisme de gauche, de l’autre.

Si les ultragauches soixante-huitards, de La Vieille Taupe n° 1, de *La Banquise*, ou d’autres groupes minuscules des années 1970, n’étaient sans doute pas majoritairement et consciemment antisémites, ils ont cru qu’exprimer des doutes sur l’existence des chambres à gaz (ou, au minimum, sur le nombre exact de Juifs assassinés pendant la Seconde Guerre mondiale), réclamer un débat entre des historiens et des charlatans comme Faurisson sur ces questions, pourrait provoquer un séisme idéologique, permettre à la fois de démystifier les mensonges staliniens sur la Résistance, l’idéologie de l’unité nationale promue par le Conseil national de la Résistance, de Gaulle, le PCF et la SFIO, et faire exploser la confiance des prolétaires en les vertus de la démocratie parlementaire. Comme le note avec perspicacité l’historien conservateur Robert Wistrich, ils ont cru que «*toute la société bourgeoise était devenue un camp de concentration*» et que le prétendu «mythe de l’Holocauste» avait servi à «*dissimuler les crimes du monde capitaliste démocratique et des régimes communistes tyranniques*²⁴».

En ouvrant la porte aux négationnistes (qu’ils persistent, contre toute évidence, à appeler «révisionnistes»), non seulement les «ultragauches» soixante-huitards n’ont pas entamé la domination du Capital, mais ils ont permis à un antisémitisme de gauche de se parer de couleurs radicales (l’antisionisme des ultragauches – historiques et new look – utilise souvent les mêmes arguments que les antisémites). Quant à la désaffection des masses vis-à-vis de la démocratie parlementaire, elle s’est bien produite, notamment sous l’influence des participations désastreuses de la gauche au pouvoir depuis 1981, mais pas du tout en raison de l’efficacité de la critique ultragauche. Et elle n’a profité qu’à un seul camp en France : celui du Front national et des groupuscules fascistes.

Auschwitz ou le grand alibi ou les quelques textes de *La Banquise* sur la question juive ou les camps s’intègrent parfaitement dans la confusion actuelle des antisionistes de gauche, qui ne sont officiellement pas négationnistes, mais puisent sans cesse dans l’arsenal idéologique des ultragauches new look, et dans celui des crapules qui eurent l’idée rusée de s’appeler «révisionnistes» pour faire passer en contrebande leur propagande philofasciste. Internet et les copier-coller des réseaux sociaux ont fait le reste...

²⁴ Cf. Robert Wistrich, *From Ambivalence to Betrayal, The Left, the Jews and Israël*, University of Nebraska Press, 2012, p. 465.

Si on lit les deux premiers livres de Rassinier, on comprend aussi pourquoi la haine de la Résistance, clairement exprimée chez ce socialiste et libertaire comme chez son ami le fasciste Bardèche, a pu séduire certains ultragauches soixante-huitards. Plus anticommunistes qu'antistaliniens²⁵, ceux-ci n'établissaient (et n'établissent toujours) aucune différence entre le militant stalinien de base et les dirigeants du Parti communiste ou ceux de l'Union soviétique ; ils n'établissaient aucune différence entre le résistant antifasciste de base et ses dirigeants qui préparaient le redressement de l'économie capitaliste avec de Gaulle à la Libération. Et souvent aucune différence fondamentale entre fascisme et démocratie, comme ce fut le cas d'ailleurs d'autres courants des années 60 et 70, mao-staliniens ou spontanéistes, Fraction Armée Rouge, Brigades Rouges, Action directe, puis autonomes, etc.

Une génération occidentale sacrément vernie

Il faut dire à leur décharge, que nés après la Seconde Guerre mondiale, ils n'avaient jamais connu concrètement le fascisme, le nazisme, et les choix précis, de vie ou de mort, que leurs parents ou leurs grands-parents avaient dû faire à l'époque : collaborer avec le régime de Vichy ou s'y opposer d'une façon ou d'une autre (même l'édition d'un petit bulletin révolutionnaire clandestin diffusé à 50 exemplaires pouvait vous amener en prison ou au peloton d'exécution) ; cacher des Juifs ou fermer les yeux sur les rafles, les lois antisémites et le port obligatoire de l'étoile jaune ; fabriquer des faux-papiers et cacher des résistants ou adopter une attitude «neutre» ; accepter ou refuser d'être mobilisés pour le Service du travail obligatoire en Allemagne. L'anti-anti-fascisme des «hyper-gauchistes» des années 60 et 70 se situait dans la stratosphère de la Grande Théorie Révolutionnaire²⁶ et ne tenait aucun compte de choix politiques pratiques qui déterminent la vie ou la mort d'un militant. De plus, certains d'entre eux, sans doute poussés par la révolte contre leurs parents et leurs idées d'autant plus favorables à la Résistance qu'ils n'y avaient pas participé et que leurs souvenirs embellissaient au fil des années, crurent que prendre l'exact contrepied de la version socialo-stalino-gaulliste des années 1939-1945 permettrait d'atteindre la Vérité Révolutionnaire²⁷. Sans se préoccuper du fait que c'était exactement ce que cherchaient les ex-collabos et les groupes d'extrême droite.

On m'objectera que cette critique de certains aspects de l'antistalinisme primaire des ultragauches revient à opposer une mythique «bonne» base communiste aux «méchants» bureaucrates staliniens. Les crimes bien réels des partis communistes (notamment l'assassinat de leurs opposants trotskystes ou anarchistes, du Vietnam à la Grèce en passant par la France ou l'Espagne) ont souvent été commis par de «braves» militants qui suivaient et appliquaient les consignes de leurs dirigeants. Mais d'autres

²⁵ *La Banquise* en était bien consciente puisqu'elle critiquait, certes en passant, «la stalinophobie de certains ultragauches» («Les révolutionnaires ont-ils une contre-révolution de retard», *La Banquise* n° 3, p. 45), ce qui ne manque pas de sel..

²⁶ Un seul exemple de ce radicalisme stérile : il ne concerne pas l'antifascisme, mais les droits des travailleurs immigrés en France. Dans *La Banquise* n° 3 («Marcher pour l'égalité c'est marcher pour quoi ?»), ce tract se termine par un slogan plutôt sympathique («A bas la France, à bas toutes les patries»), et est signé «des partisans de la communauté humaine». Les Banquisards s'y moquent des «revendications des bonnes âmes (carte de séjour de dix ans, par exemple)», puisque cette mesure pourrait être «supprimée à tout moment». Certes, dans l'abstrait, ils ont raison mais en attendant la Révolution Communiste Planétaire Simultanée, que doivent faire les prolétaires sans papiers ? Pendant combien de décennies devront-ils attendre que «la banquise» fonde et libère les énergies révolutionnaires endormies de la classe ouvrière mondiale ? On trouve pourtant, dans «De Pretoria à Liverpool» (n° 4 de *La Banquise*, p. 49 à 55), des remarques utiles et toujours actuelles sur le racisme et les questions de l'immigration en France et en Grande-Bretagne.

²⁷ Certains «hypergauchistes» étaient conscients du piège dans lequel ils risquaient de tomber puisqu'ils écrivaient, à propos de Pierre Guillaume et «La Vieille Taupe n° 2» dans «Le Roman de nos origines» : «Prendre le contrepied de la version officielle n'est pas la critiquer.» C'est pourtant ce qu'ils ont fait et continuent à faire pour certains en se spécialisant dans les positions «anti-anti» : anti-antifascistes, anti-antiracistes, etc. Cette position «anti-anti» ne mène qu'à une pose ultradotale (sur le papier) et à une attitude abstentionniste sur le terrain des luttes concrètes.

militants staliniens de base s'y sont opposés ou au moins ont voté avec leurs pieds. La responsabilité des Partis staliniens est aussi écrasante dans l'avènement du nazisme (refus de toute alliance avec les militants sociaux-démocrates qu'ils qualifièrent de «sociaux-fascistes» jusqu'à l'avènement de Hitler) et dans les défaites des mouvements de grèves qui précédèrent ou accompagnèrent les Fronts populaires français et espagnol. Cependant, on ne peut que souligner la totale incapacité des «ultragauches» (de la branche «historique» ou de la branche para-situationniste, soixante-huitarde) à définir une stratégie qui soit autre chose qu'une dénonciation globale, déclamatoire et indifférenciée de tous les staliniens.

Il en est de même pour ce qui est de la critique de la démocratie et des crimes des puissances impérialistes et coloniales.

En invoquant les bombardements de Dresde et d'Hiroshima (comme le fasciste Bardèche et plus tard Jacques Vergès, l'avocat du nazi Klaus Barbie, ou Roger Garaudy), les ultragauches (historiques ou new look) en arrivèrent, involontairement sans doute, à établir un quasi trait d'égalité entre la démocratie et le fascisme, tant ils étaient pressés de défendre la lutte pour le communisme, version dictature du prolétariat (pour Bordiga c'était plutôt une dictature du Parti représentant les intérêts historiques de classe ouvrière), ou version pouvoir des conseils ouvriers (La Vieille Taupe n° 1).

La génération 68 et le judéocide

Les ultragauches européens, comme la plupart des militants de la génération 68 d'ailleurs, avaient également hâte d'oublier le judéocide et le silence ou les explications gênées de la gauche et de l'extrême gauche face à l'Holocauste, quand ce n'était pas leurs propres positions²⁸. Ils voulaient du passé faire table rase et se focaliser sur l'actualité immédiate qu'ils avaient sous les yeux : guerre des Six Jours (juin 1967), guerre du Kippour (octobre 1973), intervention israélienne au Liban (juin-septembre 1982). L'extension progressive des pratiques coloniales israéliennes après 1967, et les crimes de guerre qui les ont accompagnées, permirent de transformer les dirigeants d'Israël en nouveaux nazis et les Palestiniens en nouveaux Juifs, victimes d'un prétendu génocide.

De nombreux universitaires anglosaxons spécialistes de l'antisémitisme (R. Wistrich, J. Herf, C. Schindler, etc.) considèrent que ce n'est pas un hasard si, dans les pays qui ont connu des régimes fascistes ou profascistes (Italie, Allemagne et Japon), sont apparus des mouvements (Brigades rouges ; RAF et Cellules révolutionnaires ; Armée rouge japonaise) qui ont souligné les similitudes entre le «sionisme» et le «fascisme», se sont alliés avec les mouvements palestiniens pratiquant la lutte armée et ont soutenu ou participé à des actions contre des civils israéliens (enlèvement de 9 athlètes israéliens lors des Jeux Olympiques de Munich en 1972, détournement de l'avion d'Air France qui atterrit à Entebbe en 1976, etc.). Selon eux, ces jeunes militants, ne pouvant supporter le poids de la culpabilité collective qui pesait sur leurs pays, particulièrement en Allemagne, auraient transformé les Juifs de victimes absolues en cibles nazifiées pour se débarrasser du problème que leur posait la compréhension des fautes ou des responsabilités de leurs parents et, ajouterons-nous, le soutien populaire à des régimes totalitaires.

Michael Prazan développe la même thèse : *«Pour toute une fraction de la jeunesse de l'époque, le Juif, celui du génocide, prend la dimension d'une victime exemplaire, indépassable. (...) dans les années 60 – et plus précisément après la Guerre des Six Jours de 1967 –, les Juifs ne peuvent plus être des Juifs. C'est-à-dire que, sous l'influence et l'assimilation de vocabulaires appartenant à différents champs, tant historiques qu'idéologiques (colonialisme=impérialisme=capitalisme=fascisme), les Juifs ne peuvent plus être des victimes. D'abord parce qu'ils sont devenus des "impérialistes", à l'instar de la France ou des Etats-Unis, ensuite parce qu'il est nécessaire – voire vital – pour la jeunesse des anciens pays de l'Axe (et, dans une certaine mesure, la jeunesse française) de se défaire de la culpabilité d'Auschwitz (principalement pour les Allemands de la RAF). Faire des victimes d'hier les bourreaux*

²⁸ Cf. les textes des Communistes révolutionnaires/RKD («Appel aux ouvriers juifs», 1943) et de la Fraction française de la Gauche communiste («Buchenwald, Maïdanek, démagogie macabre», 1945) et nos commentaires dans la compil' n° 1 de *Ni patrie ni frontières*.

d'aujourd'hui autorise à nuancer l'importance du crime commis et, inconsciemment sans doute, permet de solder à peu de frais le compte vertigineux et écrasant légué par les parents²⁹.»

Ces hypothèses, qui relèvent de la psychologie collective, ont certainement une certaine valeur mais il faudrait les étayer davantage.

En tout cas, on peut au moins constater, dans les milieux militants dits marxistes, que la compréhension des spécificités de la question juive a toujours posé problème, que les marxistes n'ont pas vu venir le judéocide (à l'exception de Trotsky en 1938³⁰) et qu'après-guerre ils ont bien vite enterré la question de l'Holocauste pour passer à autre chose ou la noyer parmi tous les crimes du capitalisme (esclavage, colonialisme, Dresde, Hiroshima, etc.). Dans des pays comme la France, où le régime de Vichy collabora joyeusement avec les nazis, où les lois antisémites furent encore plus sévères qu'en Allemagne, où les flics français et la Milice firent du zèle, il n'est pas invraisemblable de penser que des jeunes militants venus à la politique dans les années 60 et 70 n'aient eu ni envie d'entendre parler du passé (résistant, collabo ou «neutre») de leurs parents, ni d'écouter les discours officiels favorables à la Résistance qui faisaient (et font toujours) l'objet d'un consensus national gauche-droite.

* **Rassinier précurseur de l'antisionisme**

En ce qui concerne Israël et le sionisme, ce qui frappe en lisant les deux premiers livres de Rassinier (*Le Mensonge d'Ulysse*, 1950, et *Ulysse trahi par les siens*, 1961), c'est à quel point tout l'argumentaire tendanciellement antisémite des antisionistes de gauche actuels, quelles que soient leurs bonnes intentions, se trouve déjà développé dans ces ouvrages. En effet, tout comme Rassinier et Faurisson (sans oublier leur successeur Garaudy) les antisionistes généralement :

- tracent un trait d'égalité entre le comportement de l'armée israélienne et celui des nazis ;
- nient que le sionisme ait pu être un mouvement de libération nationale – inédit certes, mais bien réel, aussi destructeurs aient été ses effets sur le peuple palestinien ;
- nient que beaucoup de Juifs à travers le monde puissent se reconnaître dans l'Etat-nation israélien, aussi colonialiste soit-il, et pas pour des raisons religieuses ;
- pleurnichent sans cesse qu'ils ne peuvent critiquer la politique d'Israël sans être aussitôt accusés d'antisémitisme ;
- affirment qu'Israël serait le principal fauteur de guerre sur cette planète (reprenant une thèse de Rassinier, Garaudy, dans les années 90, pensait même qu'Israël risquait de déclencher une «troisième guerre mondiale»), et il a de nombreux disciples chez les antisionistes aujourd'hui ;
- soulignent le pouvoir de la communauté juive américaine à influencer voire à déterminer entièrement la politique étrangère des Etats-Unis ;
- et pensent qu'Israël mène un «génocide» au nom d'une idéologie aussi raciste que celle des nazis.

Tout cela, et bien d'autres idées nuisibles encore, se trouve intégralement dans les écrits de Paul Rassinier.

Au-delà donc des particularités de l'antisémitisme et du négationnisme «à la française», c'est toute une série de questions qu'il faudrait réexaminer à la lumière des combats idéologiques menés par les ex-collaborateurs de Vichy et leurs amis pacifistes, libertaires, antisémites et antisionistes. Combats repris ensuite par une infime poignée d'ultra-gauches soixante-huitards dont aucun n'a voulu jusqu'ici tirer le bilan. Malheureusement, ces combats idéologiques continuent à l'extrême droite, sous des

²⁹ Michael Prazan, *L'écriture génocidaire*, op. cit., p. 217.

³⁰ «Le nombre de pays qui expulsent les Juifs ne cesse de croître. Le nombre de pays capables de les accueillir diminue. En même temps la lutte ne fait que s'exacerber. Il est possible d'imaginer sans difficulté ce qui attend les Juifs dès le début de la future guerre mondiale. Mais, même sans guerre, le prochain développement de la réaction mondiale signifie presque avec certitude **l'extermination physique des Juifs**», 22 décembre 1938 (<https://www.marxists.org/francais/trotsky/œuvres/1938/12/lt19381222a.htm>). Malgré cette analyse brillante, on ne peut pas dire que les trotskystes y accordèrent, après 1945, une importance particulière et comprirent, mieux que d'autres, la spécificité du judéocide nazi.

formes très variées et originales, et ils convergent avec la propagande d'extrême gauche ou anarchiste sur le conflit Israël/Palestine comme sur bien d'autres problèmes³¹.

*** Une vraie solidarité ?**

Peut-être pourra-t-on un jour, après avoir effectué le ménage dans nos têtes, le faire aussi dans nos écrits et dans nos manifestations de «solidarité avec la Palestine». Celles-ci deviendraient alors de véritables manifestations de solidarité avec les peuples du Proche-Orient et du Moyen-Orient, Israéliens inclus. Elles ne pourraient plus accueillir les partisans du Hamas, du Hezbollah et du Djihad islamique, les musulmans antisémites et leurs amis gauchistes antisémites (conscients ou inconscients) ou les ultra-orthodoxes de Neturei Karta (qui considèrent que le judéocide est une punition divine et participent à des réunions négationnistes, y compris à l'invitation du gouvernement iranien). On n'y entendrait plus des slogans du type «Mort aux Juifs», «Les Juifs au four», «CRIF, la France ne t'appartient pas», «Les sionistes d'aujourd'hui sont les nazis d'hier», «Il faut désioniser les médias», «Sionistes, fascistes, c'est vous les terroristes», etc.

Ceux qui veulent attaquer des synagogues ou des magasins juifs ne pourraient plus se planquer dans les manifestations dites abusivement «pro-palestiniennes» pour se défouler de leurs pulsions antisémites ou de leurs frustrations sociales, politiques ou existentielles.

Peut-être un jour, pourra-t-on se livrer à une critique de tous les nationalismes, pas simplement du nationalisme israélien (autrement dit le «sionisme» actuel), et mettre en avant les intérêts de classe communs entre les prolétaires, les exploités, de tous les pays, plutôt que de se contenter de réclamer l'application des dispositions de l'ONU ou de regretter la diplomatie gaullienne de la France, comme le font la plupart des antisionistes – fussent-ils de gauche.

Mais pour opérer cette révolution mentale et idéologique, il faudrait d'abord tirer le bilan de tous les discours ambigus, de tous les propos délirants, irresponsables voire criminels diffusés dans les milieux «radicaux». C'est à quoi s'attachent ce texte et la revue depuis quelques années.

Malheureusement, force est de constater qu'on observe plutôt une fuite en avant vers la négation de tout antisémitisme à gauche et de gauche, qu'une prise de conscience de toutes ces déviations.

³¹ Cf. *Extrême droite/extrême gauche : inventaire de la confusion* (Ni patrie ni frontières n° 36-37), septembre 2011.